

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 6

Artikel: Ravageau
Autor: Theuriet, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253723>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

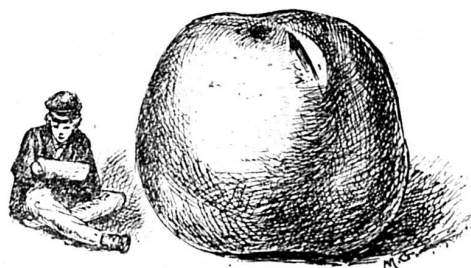
Les légumes pourraient être représentés par une carotte un peu moins grosse que celle-ci, absorbée par un âne; mais elle serait aussi énorme, si elle renfermait choux, poireaux, salsifis, haricots, pois, salades, etc. Si l'on veut énumérer ce qui peut encore se manger, ce n'est pas fini.

Supposons qu'on prenne par jour, au lieu de viande, une demi-livre de poisson, on en aura avalé, au bout d'une vie de soixante-dix ans, 5000 kilos. Quelle baleine!

Si vous préférez les œufs, un homme ne commence à en manger qu'à dix ans — simple supposition — et n'en mangeant que deux par jour — autre hypothèse — en aura mangé 43.800 en soixante ans, à raison de 730 par an. S'il n'en prend que quatre par semaine, cela lui fera néanmoins 12.485.



Carotte mangée par un homme ou par un âne.



La pomme et celui qui la mange.

Passons au dessert. L'ensemble des fruits mangés par un homme en soixante-dix ans correspond aux proportions relatives de la pomme dessinée ici et du personnage qui va la goûter, comme Adam autrefois.

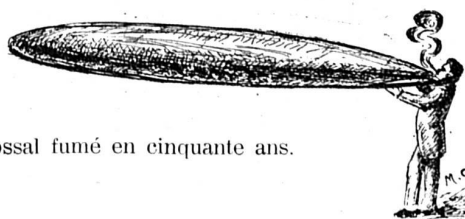


Le repas se termine ordinairement par du tabac. De vingt ans seulement à soixante-dix ans, le fumeur, à raison d'une demi-douzaine de cigarettes par jour, en aura fumé 111.000. Cette quantité de tabac nous donnera une cigarette ayant 5 mètres de hauteur et 1 m. 30 ou 1 m. 40 de diamètre.

Si le tout était transformé en un seul cigare, il pèserait une tonne, et aurait plus de 5 mètres de longueur et 70 centimètres de diamètre. Il faudrait donc une machine à vapeur pour établir le courant entre la bouche du fumeur et l'extrémité de ce cigare, une fois allumé.

Voilà ce que la statistique a trouvé.

La cigarette fumée en cinquante ans comparée au fumeur.



Cigare colossal fumé en cinquante ans.

RAVAGEAU

Au temps où j'étais un infatigable coureur de bois, j'avais lié d'amitié avec Michel Trinquesse, le berger de la friche de Vivey. Cette friche onduleuse et grise étend pendant des lieues sa nudité pierreuse entre les derniers villages de la montagne langroise et les versants où commencent à moutonner les premières forêts bourguignonnes. Ça et là, d'antiques buissons d'épine noire ou quelques poiriers sauvages en rompent seuls la monotonie et servent de points de repère aux piétons qui s'y aventurent pour raccourcir leur chemin. Aucune route ne la traverse; chacun s'y fraie un sentier à sa guise, et il faut une longue habitude ou un flair particulier pour ne pas s'y égarer. A l'heure du couchant, cette lande ne manque pas d'une âpre beauté: les forêts lointaines l'encadrent de vaporeuses lisières violettes; les ombres des moindres touffes de genévriers projettent sur ces ondulations empourprées de grandes hachures noires; dès que le soleil a disparu, ces couleurs se fondent en une teinte grise veloutée, d'une douceur mystérieuse et propice au rêve. L'hiver, sa physionomie devient tragique, quand le vent de bise balaie sans relâche ses pelouses raidies par le gel, quand ses buissons se couvrent de givre et que, dans le silence crépusculaire, des hurlements de loups montent, lugubres, du fond des bois effeuillées.

Le berger Trinquesse était le roi de la friche de Vivey. En toute saison, je l'y rencontrais, coiffé de son feutre en cloche, drapant son maigre corps de quinquagénaire en sa limousine brune et poussant son troupeau vers de problématiques pâtis. Il ne payait pas de mine, avec son visage renfrogné, ses petits yeux de renard, son nez en bec d'oiseau et sa barbe rousse mal plantée; mais ces longues stations contemplatives emmi la lande solitaire, l'avaient rendu observateur, lui avaient donné un tour d'esprit philosophique et raisonneur. Ayant acquis une connaissance approfondie des simples qui poussent en forêt, il s'en servait pour médicamenter les bêtes et parfois les gens. Aussi les paysans des entours le tenaient-ils pour sorcier, il en riait avec moi, tout le premier, quand je venais fumer ma pipe près de lui.

« Sorcier! me disait-il en se gaussant, je le suis tout de même un peu davantage qu'eux, car ils sont plus brutes que mes moutons. Quand ils ont besoin de moi, ils me flagornent; dès que je les ai tirés d'affaire, ils me traitent de méchant *jeteux de sorts*, et, pour un peu, ils me brûleraient vif, comme dans le temps passé. Ne trouvez-vous pas, monsieur, que souventes fois les animaux ont plus de cœur et moins de vices que les gens? Moi, je pense que, s'il y a un ciel là-haut, certaines bêtes auraient plus de droits au paradis que bien des chrétiens. Tenez, par exemple, j'ai eu pendant dix ans un chien nommé Ravageau, avec lequel je vivais de pair à compagnon et qui montrait plus d'esprit et de sentiment que le meilleur des hommes. — C'était un danois mâtiné de griffon, quasi haut comme un petit âne, agile comme un écureuil, et fort comme un taureau. Son poil gris fer frisait ainsi qu'une toison, sa tête solide se terminait en un museau fin aux crocs terribles et ses yeux fauves flambaient comme braise. D'un coup de mâchoire, il vous décarcassait un loup, comme il eût fait d'un simple lapin. Et doux avec ça, nullement hargneux; il n'avait qu'à regarder les moutons, pour les faire obéir recta.

Nous étions une paire d'amis. Pensez ! nous ne nous quittions pas depuis tantôt dix ans, dormant côte à côte, mangeant le même pain et, après le repas, nous payant un brin de conversation. Nous nous comprenions si bien ! Il connaissait le sens de mes mots et de mes gestes ; moi-même, à force d'attention et de pratique, j'avais fini par entendre son langage de chien, car ces animaux-là, monsieur, parlent tout comme nous. Ils ont une manière d'exprimer leur opinion, leurs désirs, leurs peines ou leurs joies au moyen d'aboiements différemment répétés, chantés pour ainsi dire : tantôt aigus ou caressants, tantôt courts ou allongés, selon les sentiments qu'ils ont au cœur ou les idées qui leur trottent dans le cerveau...

Cependant, les années défilaient l'une après l'autre, comme les grains d'un chapelet, et Ravageau prenait de l'âge. Dans notre métier, où l'on couche sur la dure, où l'on est exposé à toutes les changeantes humeurs de saisons et à toutes sortes d'alertes, on s'envieillit plus vite. Donc, Ravageau devenait vieux, je songeai à me procurer un jeune chien qui entrerait en apprentissage sous ses ordres, lui servirait d'aide et le remplacerait plus tard, quand le pauvre camarade serait à la fin de son rouleau. En ce temps-là, j'avais un petit pâtre qui gardait le troupeau avec moi. Il m'apporta un jour un jeune barbet de quatre mois, intelligent et alluré, qui promettait de rendre de bons services. Nous le baptisâmes « Roussillon » à cause de la couleur roussâtre de son poil, et je le présentai à Ravageau. Dame ! l'entrevue ne fut pas d'abord très amicale. Le danois regardait de travers cet étranger qui venait se mêler de ses affaires. Il tournait autour de lui, grondait sourdement en re-troussant ses babines, et le finirait d'un air soupçonneux. Probablement, néanmoins, que cet examen fut tout à l'avantage du petit barbet, car, au bout de quelques minutes, Ravageau se cambra sur ces quatre pattes, lança à Roussillon une œillade plus gaie et, cabriolant lestement devant lui, l'invita d'un jappement bref à faire une partie de jeu. Le barbet s'y prêta de bon cœur ; il était à l'âge où l'on est joueur et vite familiarisé. A la fin de la journée, ils s'entendaient déjà et Ravageau accroupi auprès de Roussillon léchait complaisamment son jeune camarade.

(A suivre.)

André THEURIET, de l'Académie française



Pieds nus et pieds chaussés

Il y avait six petits garçons qui n'étaient pas riches du tout. En fait de chaussures, ils ne possédaient que de vieilles loques de cuir dégingué. Par les fentes entraient le vent, l'humidité, le froid ; de telle sorte que soixante orteils souffraient de l'onglée.

Les six petits garçons, tout en baguenaudant de rue en rue, comme on fait quand on n'a point une existence organisée à souhait, réfléchissaient avec mélancolie à l'ennui de leur destinée.

Ils passèrent devant un bazar où ils aperçurent de splendides galoches, des galoches solides et confortables. Quand on regardait ces galoches, on en était déjà réchauffé ; on se sentait d'aplomb sur ses pieds ; on avait bien de l'agrément. En présence de ce spectacle, les six petits garçons restaient bouche bée. Que de félicités n'imaginèrent-ils ?

L'un d'eux n'était point un rêveur. Son pratique esprit réclamait des réalités. Il résolut de posséder une paire de ces galoches. Il fit tant et si bien, que ses camarades furent tentés comme lui.

Quelques minutes plus tard, après un bref conciliabule, le pratique petit garçon se glissait dans le bazar, faisait mine de s'intéresser à mille et mille choses, de choisir et d'être sur le point d'acheter ceci ou cela. Il manœuvra congrument. Quant il sortit, il cachait sous les plis de son médiocre veston deux galoches qu'il destinait à l'un et l'autre de ses pieds.

Un deuxième petit garçon procéda pareillement et obtint le même résultat heureux. Puis un troisième et ainsi de suite, jusqu'au dernier. Pas d'incidents.

Alors, les six petits garçons se félicitèrent de leur subtilité audacieuse. Et ils s'en furent ensemble vers la Seine. Ils s'installèrent sous un pont discret, indulgent, et qui a l'habitude d'en voir bien d'autres. Et là, en tapinois, ils commencèrent à troquer contre leurs belles galoches leurs lamentables croquenots.

Que c'était agréable ! Combien ils se plurent à cette innovation !... De mépris, ils lancèrent dans le fleuve les guenilles dont leurs pieds ne voulaient plus.

Les six petits garçons, joyeux, sentaient leur philosophie de l'existence se transformer en un vaillant optimisme et ils louaient la destinée, lorsque survint un sergent de ville des plus sévères.

La morale qu'il leur fit, on n'a point de peine à l'imaginer.

Au poste !... Il fallait, sans délayer, aller au poste.

Les six petits garçons en furent affligés. Mais ils se disaient, cependant, qu'ils iraient au poste bien chaussés.

C'est à quoi s'opposa péremptoirement le sergent de ville. Ce scrupuleux fonctionnaire ne voulut point que les six paires de galoches fussent endommagées par l'usage devant que d'être à leur légitime propriétaire dûment restituées. Les six petits garçons durent se déchausser illico.

Mais alors, le regret des vieux croquenots étourdiement jetés au fleuve leur fut amer. Il allèrent au poste — les pieds sans souliers — l'âme pleine d'épouvante. Toutefois, ils n'ont pas perdu leur journée, s'ils ont acquis un peu d'affection pour cette pauvreté que, naguère, ils dénigraient. Quand ils auront, désormais, de mauvaises chaussures, ils ne songeront pas à de prodigieuses galoches, mais à des pieds nus. Et, s'ils sont raisonnables, ils se trouveront un peu heureux. C'est la philosophie, évidemment, qu'a voulu leur enseigner le sévère, mais sage sergent de ville.

André BEAUNIER.



PENSÉES

La vie est ce chemin que suit le voyageur
Dans les Alpes, — étroit, au rebord des abîmes.
Lui, dirige son pied vers les sommets sublimes.
Et nous vers le bonheur.

L. TOURNIER.



L'homme trop circonspect manque sa destinée :
Il dissipe sa vie en rêves indolents,
Il laisse fuir l'instant, le jour, le mois, l'année :
Puis l'enfant se réveille avec des cheveux blancs.

H.-F. AMIEL.